Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 3 (1895)
Heft: 12

Artikel: A propos des antiquités lacustres
Autor: Molin, A. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-5315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE

HISTORIQUE VAUDOISE

A PROPOS DES ANTIQUITÉS LACUSTRES

(Suite et fin.)

En tête de son livre : *Les Protohelvètes*, le Dr Gross présente, à propos du lac de Biemme, un certain nombre d'observations générales du plus haut intérêt et qu'il me paraît utile de résumer ici.

1^o Tandis que les stations de la pierre représentent une longue évolution, les unes s'étant arrêtées à la pierre à peine polie et au premier type de poterie grossière, les autres au type des haches polies et perforées et de la céramique à ornementation, les stations du bronze (sauf la station des Roseaux, à Morges) paraissent avoir toutes existé à la fois.

2^o Il n'existe pas de station du bronze dans les lacs de la Suisse orientale et centrale, ceux de Constance, Zurich, Pfæffikon, Moosseedorf, etc.

3^o Dans les lacs de Biemme et de Neuchâtel, les stations du bronze sont beaucoup moins nombreuses que celles de la pierre. Ainsi le lac de Biemme en compte quatorze de l'époque de la pierre et deux seulement de l'époque du bronze.

4^o Tandis que les stations de la pierre sont éloignées du bord de 40 à 90 mètres, celles du bronze vont jusqu'à 300 et 500 mètres.

Disons quelques mots d'abord de cette station des Roseaux, qui forme à elle seule ce que M. de Mortillet appelle l'époque morgienne, c'est-à-dire la transition entre la pierre et le bronze. Ce qui la caractérise, ce sont de petites haches plates non emmanchées et bordées des deux côtés d'un étroit bourrelet qui permet de les manier à la main sans se blesser à des angles vifs. Le métal, rare encore, a été employé avec parcimonie. Chose curieuse : quelques exemplaires analogues ont été trouvés dans l'intérieur des terres jusqu'au pied du Jura, mais, jusqu'à présent, dans aucune autre station lacustre.

Comment se fait-il qu'une période de transition aussi importante ait laissé si peu de traces. J'avais émis l'hypothèse, vivement combattue par M. le Dr Gosse, que les lacustres avaient reçu de nouveaux venus le procédé technique de la fonte et de l'alliage des deux métaux, cuivre et étain, déjà arrivé à son complet développement, c'est-à-dire que je faisais coïncider l'âge du bronze avec l'invasion celtique et j'attribuais aussi aux Celtes l'introduction de la matière première, ces lingots de cuivre et d'étain qui se sont retrouvés dans les pilotis, soit à Estavayer et Auvernier, soit à Plongeon près de Genève. Sur ce dernier point, j'avais certainement tort. Comme M. le professeur Forel l'a très bien indiqué, c'est à un autre peuple qu'il faut attribuer ce rôle d'intermédiaire. Au point de vue de la théorie elle-même, plusieurs observations du Dr Gross, de Neuveville, semblent cependant l'appuyer. Tout d'abord, cette absence complète des stations du bronze dans la Suisse orientale et centrale laisse supposer un anéantissement violent

de la population primitive, ou, en tous cas, son déplacement. Chassés par l'invasion, les lacustres se retirent dans l'angle, entre le Jura et les Alpes, ils reconstruisent leurs habitations à une plus grande distance de la rive, pour être mieux à l'abri des surprises et des attaques subites. Leurs bourgades sont moins nombreuses parce que les tribus ont été décimées, mais elles sont plus étendues comme surface, mieux bâties, sur un plan plus régulier. Ce sont de véritables forteresses. Unies pour résister, les débris des vieilles tribus résistent effectivement pendant une période assez longue, arrivent même à traiter avec leurs ennemis et à lier avec eux des relations de commerce. C'est alors que nous constatons l'apparition de toute une bimbloterie d'ornementation, ces perles d'ambre, de smalt, de verre bleu, blanc, jaune, ces petits cylindres en or, dont l'origine n'est pas douteuse. C'est de la fabrication égyptienne transportée par les Phéniciens dans les ports du littoral et de là dans l'intérieur par le commerce et les échanges. Dans une tombe de Tarquinies (Etrurie), au milieu d'objets analogues, on a trouvé un scarabée en smalt, avec le cartouche d'un Pharaon de la XIII^e dynastie Sebak-Hotep, ce qui nous reporte à 2100 ans avant J.-C. ¹. C'est aux mêmes Phéniciens qu'il faut attribuer le commerce du cuivre et de l'étain, dont ils avaient le monopole dans tout le bassin de la Méditerranée. Faisaient-ils aussi trafic d'objets lacustres ? On pourrait presque le croire. Une coupe à deux anses du Musée de Lausanne et une fibule en bronze du Musée de Berne, trouvées

¹ Helbig, *L'épopée homérique*, p. 30.

par le Dr Gross, proviennent certainement de Suède. La forme et l'ornementation ne laissent aucun doute à cet égard, mais il convient de relever ici le fait que les routes de l'ambre partant de la Baltique sont extrêmement anciennes et ont pu amener jusque sur les bords de nos lacs les produits des deux rives de cette mer.

Il est intéressant de noter à propos de l'ambre le fait qu'il n'apparaît qu'avec l'époque du bronze et se trouve absent des stations de la pierre, à une exception près, qui est caractéristique. F. Keller trouva à Meilen, au bord du lac de Zurich, quelques grains d'ambre¹, mais ils tenaient compagnie à un bracelet en bronze et à une hache de même métal, seuls témoins d'une étape de civilisation qui avorta dans toute cette région ; j'ai essayé de dire plus haut pourquoi.

Malgré le développement que prit dans la Suisse occidentale comme dans la plaine du Pô, comme ailleurs encore, la culture intellectuelle et artistique de la population primitive durant l'époque du bronze, cette dernière paraît avoir été anéantie à un moment donné. Du moins, ses villages furent brûlés et elle dut se disperser de côtés et d'autres. C'est ainsi que je m'explique que l'on trouve des objets lacustres à Ste-Croix, à Mont-la-Ville et en beaucoup d'endroits éloignés des lacs, mais toujours en très petit nombre. Il est vrai que le même fait s'expliquerait tout aussi bien si l'on admet, avec le Dr Gosse, qu'il existait en même temps que les villages lacustres, villages de pêcheurs, des bourgades bâties sur terre ferme, séjour des agriculteurs. Il me semble

¹ F. Troyon, *Habitations lacustres*, p. 32.

que cette explication se heurte à de grosses difficultés et que la plus grande de toutes est celle-ci : Si l'on ne fait pas de l'habitat lacustre une tradition ethnique, une habitude datant de loin et apportée d'ailleurs, il devient presque impossible de justifier cette singulière préférence pour l'eau et la multiplicité des stations. Ni la présence d'animaux redoutables et d'hommes hostiles, ni les exigences d'une vie de pêcheurs n'en rendent suffisamment compte. Quant aux agriculteurs, que sont devenus leurs instruments agricoles ? Se contentaient-ils de gratter la terre avec les pointes des andouillers et n'ont-ils su inventer ni la houe, ni la bêche ? Je ne dis rien de la charrue, plus compliquée. Sans doute, les lacustres connaissaient les céréales, mais ce n'était pas le fond de leur nourriture ; les innombrables débris d'animaux montrent le parti qu'ils savaient tirer de la chasse et de l'élevage. Il me paraît donc plus simple d'admettre que les objets si peu nombreux trouvés à distance des lacs et cela jusque sur les montagnes, jusqu'à Martigny, proviennent de l'époque de la dispersion et du demi-anéantissement, ou encore que les propriétaires lacustres envoyaient fort loin leurs pâtres et leurs troupeaux.

Arrivons maintenant à la question de date. Il va sans dire qu'ici nous ne pouvons aboutir qu'à des approximations et que quelques siècles de plus ou de moins ne comptent pas. Nous ne pouvons songer non plus à fixer que deux points : l'apparition du bronze et sa disparition. Ceci, quoi qu'en disent les archéologues lacustres, côté sciences naturelles, appartient à l'histoire. A Morges, lorsque MM. Gosse et Forel m'accablaient à coups de millénaires, que l'on ne comptait que par vingt mille, cinquante

mille, cent mille ans, je leur demandais humblement pour les sciences historiques quatre mille ans, les quarante siècles des pyramides, en défalquant l'ère chrétienne. Mais les savants, si aimables soient-ils, ont l'âme dure et je crois qu'ils marchanderont. J'aurai beau leur abandonner l'époque de la pierre jusqu'aux temps lointains du mammoth et du grand renne, plus loin encore s'ils le veulent, ils m'accuseront d'empiéter sur leurs domaines.

J'ai déjà parlé plus haut de ce scarabée étrusque transporté par les Phéniciens plus de deux mille ans avant J.-C. en pleine Etrurie, chez un peuple tout proche parent de nos lacustres par la civilisation que révèlent ses tombeaux. Nous possédons un autre point de repère important dans les fouilles de Schliemann, à Hissarlik. Après avoir éventré « la sainte montagne d'Ilion », comme l'appelle Homère, il s'aperçut que sa grande tranchée l'avait conduit à travers sept couches superposées de décombres, dont la troisième seule pouvait être assimilée à son rêve. Les deux premières étaient bien antérieures et représentaient, l'une l'époque de la pierre non polie, du silex taillé à coups de percutoirs, l'autre l'époque de la pierre polie.

Entre les deux premières cités d'Hissarlik et les bourgades lacustres, il y a non seulement parallélisme, il y a identité pour plus d'une vingtaine d'articles, scies, épingles, fusaiöles, pierres discoïdes, amulettes, etc. A la troisième ville, changement à vue. Le bronze et les métaux précieux apparaissent. Ce sont les Hellènes d'Asie mineure qui ont pris la place. Or nous savons à quelle époque les Grecs font leur apparition dans le théâtre de l'histoire, sur les bords de la Méditer-

ranée, grâce aux documents hiéroglyphiques égyptiens. M. Petrie a trouvé à Kahoun et à Gourob, dans le Fayoum, les vestiges du séjour qu'y firent les Grecs — esclaves plutôt que colons — près de 3000 ans avant notre ère ¹, et nous pouvions supposer depuis longtemps, par le rôle qu'ils jouèrent mille ans plus tard dans les grandes luttes du Nord contre l'Égypte, que leur arrivée dans les pays qu'ils rendirent illustres plus tard, remontait au moins à cette date. Pour les Celtes mis en mouvement par la même poussée et qui avancèrent lentement de l'est à l'ouest, il n'y a pas de raison d'admettre une date moins reculée, d'autant plus qu'elle coïncide avec les débuts du grand commerce phénicien.

En ce qui concerne la durée de l'époque du bronze, l'apparition du fer à la fin de cette civilisation, en quantité très minime, je ne citerai que l'épée de fer à poignée de bronze du Dr Gross, copiée sur les types plus anciens en bronze, qui nous fournit également une approximation. Le fer est mentionné dans un des chants les plus récents de l'Iliade, le vingt-quatrième, à propos des concours aux funérailles de Patrocle, comme une matière précieuse encore, mais utilisable pour les socs de charrue. Or, ces chants se placent aux environs de l'an 1000, d'après des calculs très vraisemblables. Les Celtes, et à leur suite les derniers lacustres, ont dû recevoir le fer à peu près en même temps. La preuve qu'ils le considéraient encore comme un métal précieux, c'est qu'ils l'utilisaient en lamelles très minces pour l'ornementation de leurs bracelets.

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1895, p. 428.

La période du bronze aurait ainsi duré dans notre pays quinze cents à deux mille ans.

Pour l'âge de la pierre, il est évident que nous sommes obligés de lui assigner comme terme final le moment de l'apparition du bronze, bien que beaucoup de stations du plus ancien type aient cessé d'exister plus tôt. Combien de temps ont-elles été en contact avec l'invasion celtique, combien de temps lui ont-elles résisté, c'est ce qu'il est impossible de dire. Les deux ou trois objets de bronze de Meilen sont une indication insuffisante.

Autre problème plus insoluble encore. Qui étaient ces lacustres et d'où venaient-ils ? Pourquoi avaient-ils choisi ce singulier genre d'habitat ? Des hommes qui mangeaient de l'ours et tuaient le loup avaient le moyen de se défendre eux et leurs bestiaux. D'ailleurs, la moindre palissade leur eût rendu autant de services que leur éloignement de la rive et il est certainement plus facile d'enfoncer cent pieux dans le sol ferme que dix pilotis dans le sable ou la boue des lacs. Avaient-ils à se protéger contre une population plus ancienne, ces hommes des cavernes dont le silex et l'os étaient l'unique matière première ? Il est probable qu'ils durent leur faire subir le sort même qu'ils éprouvèrent plus tard. Enfin, dans une guerre de tribu à tribu, ils étaient exposés à la pire des catastrophes, à l'incendie de nuit apporté par une pirogue sournoise. J'en reviens toujours à mon idée. Bourgades de pêcheurs, sans doute, mais qui se souvenaient des huttes perchées sur l'eau de la mère-patrie.

Nous ne connaissons aujourd'hui qu'une seule race qui ait pratiqué et pratique encore dans son ensemble ce genre de vie sur les eaux. Ce sont les

Malais et il faut avouer que c'est bien loin. Les Finnois et leurs descendants, les Lapons, conviendraient mieux par leur proximité à une hypothèse ethnique, mais ils vivent sur le rivage. Il ne faut pas d'ailleurs se laisser effrayer trop par les distances. Les Japonais et les Hongrois ne sont-ils pas cousins germains, sinon frères ?

Un détail archéologique m'a frappé. On trouve dans nos lacs, comme à Copenhague et à Hissarlik, des haches en néphrite, en jade, en chloromelanite, roches qui n'existent pas chez nous et qu'il faut aller chercher jusque sur les montagnes de Sibérie, à travers ces steppes qui furent autrefois de grands lacs ou des mers intérieures. N'y aurait-il pas là un précieux indice ? Le commerce de tribu à tribu ne suffit pas à expliquer ces faits si l'on n'y joint le souvenir et la persistance d'anciennes habitudes contractées à proximité des gisements. C'est sur ce gros point d'interrogation que je voudrais conclure.

A. DE MOLIN.

LES RUINES DU CHATEAU DE BOSSONNENS

Au sud-ouest de la chapelle de Bossonnens, un rocher élevé, aux parois abruptes, tout revêtu de verdure, dernier ressaut du mont de Vuarat qui est lui-même la ramification la plus orientale du Jorat, porte les ruines du château de Bossonnens.

Le voyageur qui suit la route d'Oron à Vevey passe à côté de ces ruines sans les voir : la forêt a tout envahi ; cour d'honneur et chemin de ronde disparaissent sous la verdure ; le sommet d'une tour ruineuse émerge seul du feuillage des hêtres ; il faut